

rude, mais vivifiant, en présence de toutes les splendeurs de la libre et vaste nature, que se formèrent en lui ce tempérament robuste, cette énergique volonté qui le rendirent capable de si grandes choses. Mais l'idée même de ces choses, et la piété, la foi, la charité qui les lui inspiraient, il les dut à sa mère."

Ah! si toutes les mères connaissaient leur puissance pour faire le bien et savaient s'en servir, nous ne verrions pas tant d'enfants gâtés, pervers, perdus!...

"Marguerite Bosco, dans sa simplicité, était une femme supérieure. Elle avait une instruction fort ordinaire, mais beaucoup de jugement, et surtout un sens religieux des plus droits et des plus tendres. Restée veuve à 29 ans, elle se consacra tout entière à l'éducation de ses trois fils, dont deux seulement lui appartenaient par la naissance : le plus âgé, Antoine, étant issu d'un premier mariage de François Bosco ; mais elle ne faisait entre eux aucune distinction."

Voilà qui est fort louable et à recommander.

"Le deuxième s'appelait Joseph. Jean le plus jeune était né le 15 août 1815. Il n'avait pas encore deux ans à la mort de son père. Très pétulant, très curieux, il vécut dehors, dans les champs, *autant que sa mère le lui permettait.*

"Il était par là même devenu grand dénicheur d'oiseaux, non pas pour les détruire, comme font beaucoup de petits bergers imprévoyants, mais pour les nourrir, les aimer et les étudier. Un jour, il avait découvert sous des broussailles une belle nichée de rossignols, et de temps en temps il allait observer la mère qui leur apportait à manger. Ce nid était sa joie ; il voyait les petits grandir, et épiait le moment où ils auraient des plumes ; mais voici que sur un arbre voisin vint s'abattre un gros oiseau qu'il reconnut à son cri pour être un coucou. La mère des petits rossignols était sur le nid. Le coucou la vit, fondit sur la jeune famille en écartant ses ailes pour qu'aucun n'échappât, et, à coups de bec, il tua puis dévora tout, en jetant dehors les os et les plumes. Après quoi il s'installa sur le nid.

"Le petit Jean, caché derrière un buisson, était désolé du massacre d'oiseaux qu'il considérait déjà comme lui appartenant ; mais l'immobilité du meurtrier lui donna l'idée d'attendre encore pour voir ce qu'il faisait. Le coucou venait de pondre un œuf dans le nid et le couvait, lorsque survint un autre brigand, un chat, qui s'élança sur le nid, saisit l'oiseau par la tête et l'engloutit en quelques bouchées.

"Le jeune garçon allait s'éloigner, satisfait de cette justice expéditive ; un nouveau et gracieux spectacle le retint. Un rossignol, peut-être le père de la famille égorgée, arrive,